

L'IMAGE D'UN BATISSEUR DE COMMUNAUTES

par Jean Paul Eschlimann SMA

Si la plupart du temps l'oeuvre missionnaire s'est déployée comme si son but final consistait à implanter l'institution ecclésiale chez les peuples qui ne la connaissaient pas, elle s'interroge depuis quelque temps sur la qualité des communautés qui sont issues de son activité. «Bâtir des communautés» devient la préoccupation — car l'avenir de l'évangélisation repose en partie sur elles — et fournit des thèmes de réflexion de plus en plus fréquents. C'est du moins un titre de cette veine: *Des hommes qui font des communautés*, accompagné de photos de catéchistes asiatiques, qui me fit venir l'idée de transcrire une expérience que j'ai moi-même vécue avec un homme de ce type.

Il s'appelle SIMON KOUAKOU AMOROFI. Il est actuellement père de sept enfants et travaille ses plantations vivrières et industrielles (principalement le café) dans un village agni-bona du centre — est de la Côte d'Ivoire. A mon arrivée à la mission de Tankessé, en 1970, il était catéchiste dans son village natal mais jouissait en outre d'une solide réputation auprès des pères de la mission. Sa disponibilité et sa générosité, son calme et sa bienveillance, portaient les Pères à se faire accompagner par lui quand ils partaient visiter pendant deux ou trois jours, les villages du secteur. Et c'est ainsi que je l'ai connu, puisqu'il m'a accompagné à mon tour, dans mes déplacements pendant près de neuf mois.

SIMON accomplissait ce que les Pères attendaient de tout catéchiste: assurer l'instruction religieuse auprès des catéchumènes de son village, venir participer aux réunions organisées au centre, appliquer fidèlement les consignes élaborées par la mission, etc. Lors des sorties avec le père il devait se montrer principalement un bon traducteur et un compagnon fidèle qui ne néglige aucune attention pour que le père soit à l'aise. SIMON, comme tous ses amis catéchistes, a fait cela pendant des années.

Les responsables de la mission avaient eux-mêmes remarqué que les catéchistes avaient bien de la peine à créer des communautés vivantes dans les villages. Sans pour autant oser se l'avouer clairement, les pères se rendaient compte que les catéchistes n'étaient que des agents d'exécution, relais entre les décisions prises à la mission et leur application dans les différents villages. Bien souvent le passage à l'école les avait appauvris dans la connaissance de leurs propres traditions. Ils étaient des dépendants, des auxiliaires, jamais poussés à une création originale. Corrélativement les pères étaient les supérieurs qui savaient, qui dirigeaient, qui vivaient entre eux sans toutefois parvenir à créer de véritables communautés sacerdotales.

De manière assez imprévisible, la conjonction d'un ensemble de circonstances allait nous amener, SIMON et moi, à adopter un mode de vie original, en un mot, à former une communauté de vie. Après les premiers mois de contact avec le pays il a fallu se mettre à une étude sérieuse de la langue et des habitudes de vie de mes hôtes. J'ai alors proposé à SIMON de venir vivre avec moi dans un village qui n'était ni le sien ni celui de la mission. Ma démarche impliquait de sa part qu'il acceptait les conséquences d'une vie commune avec moi à tous les niveaux d'une existence quotidienne: travail, ressources, études, etc. ... Mais elle impliquait aussi de ma part que je devienne l'élève, le dépendant, celui qui a désormais tout à apprendre. Les rôles traditionnels étaient donc renversés: le

catéchiste se retrouvant subitement le maître, le «*maître de l'initiation*» du père.

Dans l'évolution de nos rapports mutuels, SIMON a très vite senti qu'il pouvait me faire des remarques sur ma conduite, mes réactions, mes dires, etc. A y réfléchir maintenant, ce fait me paraît capital, surtout si on sait combien les Africains sont discrets dans les remarques qu'ils adressent aux pères. Avec beaucoup d'hésitation au départ, mais avec de plus en plus d'assurance par la suite, SIMON me faisait remarquer qu'on ne présente pas la main le premier à un chef ou à un ancien qu'on visite, qu'on ne tient pas n'importe quel propos à une fille ou une jeune femme, même si c'est pour s'amuser, etc. ... Me voyant souvent prier le bréviaire il me demanda un jour ce que je faisais ainsi. Je me suis évertué tant bien que mal à lui expliquer ce que c'était un psaume et la grande prière de l'Eglise. Il demanda à prier avec moi, ce qui fut fait dès que nous trouvâmes un livre. Par la suite, lorsque pour des raisons de fatigue ou de voyage, j'omettais de prier une heure, il me rappelait qu'il y avait quelque chose que j'avais oublié. Je pourrais ainsi multiplier les faits. Mais c'est à cette manière de me faire remarquer mes comportements bizarres à ses yeux, mes omissions, etc., que j'ai le mieux senti la profondeur et la nouveauté des rapports qui nous unissaient.

Il y aurait une foule d'observations à relater ici pour indiquer toutes les transformations qui s'opérèrent dans ce temps de vie commune. Au bout d'une année, elles aboutirent à une situation nouvelle, que j'ai trouvée pour ma part assez symbolique. Le problème fut soulevé par le lignage de SIMON. Celui-ci réclamait son homme afin de contribuer aux travaux champêtres et de s'occuper des enfants qu'il avait laissés au village. Il aurait donc fallu se séparer pour que chacun revienne à ses positions de départ. C'est alors que SIMON m'a dit: «*je vais demander pour toi, dans mon village, la permission de venir habiter chez nous.*» Ainsi fut fait. Trois semaines après je m'installais dans le village natal de SIMON pour y finir les derniers mois de mon premier séjour en Côte d'Ivoire.

J'avais désormais acquis un statut au village. Mon intégration dans la famille étendue de SIMON me donnait tous les droits reconnus aux hommes de ce groupe, mais aussi toutes les obligations afférentes à cette qualité. Je pouvais désormais voir, entendre, participer; en un mot: j'étais intégré sur pied d'égalité avec eux, alors qu'à la mission, dans les bâtiments des pères, je serais resté trop souvent un marginal, un étranger.

En outre, SIMON avait pu, lui aussi, sentir un Européen de près. Que de préjugés ne circulent-ils pas sur le mode de vie de ces blancs, si distants dans leurs habitations, leur travail, etc. ... Nous avons pu mesurer ensemble tout ce qui nous séparait à commencer par la perception différente du temps, par l'importance relative accordée par chacun à l'efficacité, aux techniques, aux relations humaines, etc. Pourtant, malgré tous les éléments centrifuges qui auraient pu nous séparer l'un de l'autre, une amitié profonde s'est développée entre nous. Elle a eu raison des différences pour établir une communion solide.

Au début nous étions deux. Mais SIMON faisait part de son expérience à tous ceux que son intimité profonde avec un blanc ne cessait de tracasser. A la fin de mon séjour nous formions un groupe d'au moins cinq personnes à se fréquenter régulièrement et à entretenir entre nous les rapports évoqués ci-dessus. MATTHIEU, NESTOR et la vieille maman de SIMON, AMOAN NGUETTA, s'étaient joints à nous.

Deux caractéristiques fondamentales marquaient ce nouveau groupe. Tout d'abord, la présence d'un blanc, aux habitudes souvent si mystérieuses, ren-

voyait les Agni à leurs propres coutumes pour en retrouver l'esprit. Lettrés comme illettrés, ils se remirent à l'école des anciens pour apprendre la signification profonde de leurs propres rites, pratiques et croyances traditionnelles. Aidés par la technique que je pouvais leur proposer, ils découvrirent avec joie la richesse et cohérence des pratiques de leurs ancêtres. Ils furent fiers d'en redécouvrir la profondeur que voilaient à la fois le prestige de la nouveauté et l'habitude ou la connaissance superficielle qu'ils avaient de leur propre culture. Je crois que cette recherche en commun sur les coutumes ancestrales fut une des raisons majeures de leur confiance en moi et contribua à souder puissamment le groupe. La seconde caractéristique fut l'importance accordée à l'étude de la parole de Dieu. Elle découla de mes réactions de prêtre et de croyant devant la maladie, les échecs de la vie quotidienne, de mes attitudes de chrétien devant les musulmans ou les païens, de mes comportements devant l'argent ou tout autre apport du matérialisme occidental. Devant tous ces problèmes de la vie quotidienne, ma référence fut toujours l'Evangile. Provoqués par ma démarche de chrétien, les membres du groupe se mirent à oublier leur « catéchisme primaire » pour ouvrir un Evangile ou une Bible. Je vois encore mon ami s'extasier devant le deuxième récit de la création et s'écrier : « Mais Dieu a agi comme nos aïeux ; il a donné Eve à Adam comme nos ancêtres confiaient une femme en mariage à un homme ! Donc notre mariage coutumier est valable ! » Quoiqu'il en soit des conclusions qu'il en a tirées, une parole de Dieu a fait irruption un jour, concrètement, dans sa coutume. Elle saura germer et porter du fruit.

Les activités et les nouveaux rapports vécus dans le groupe furent accueillis avec beaucoup de sympathie. Les vieux du village, restés généralement fidèles à la religion traditionnelle, devinrent beaucoup moins méfiants vis — à — vis des chrétiens car ces derniers se montrèrent plus respectueux des coutumes ancestrales. Même les musulmans témoignèrent plus de coopération lorsqu'ils constatèrent le désintéressement de ce groupe et les soins qu'il apportait aux malades. La communauté chrétienne elle-même, après un moment d'hésitation, se rallia et reconnut la valeur du témoignage de ce groupe. Mais tout cela ne fut possible que grâce à la foi et à l'amitié d'un homme : SIMON KOUAKOU AMOROFI !

A une époque où l'Occident commence à douter de lui-même, de la légitimité et de l'efficacité de son aide au Tiers-Monde et à développer des tendances isolationnistes, à un moment où l'on a trop facilement la tentation de juger d'une aide en termes techniques et économiques, en faisant le compte des réalisations financées en Afrique ou ailleurs, il faut souligner, me semble-t-il, les réussites humaines. Elles sont bien moins spectaculaires que les précédentes, mais tellement plus nécessaires. Fonder des communautés où l'on s'aime en se respectant différents, où il ne s'agit plus tellement de faire, de réaliser des performances, mais d'être avec l'autre et pour l'autre, est un miracle que l'Evangile réalise actuellement entre ressortissants de peuples différents. Ces communautés issues de l'Evangile démolissent toutes les étiquettes pour nous montrer que nous sommes finalement tous des hommes, des frères dans une même pâte humaine, aimés d'un même père.